RÊVERIES.

XLII

L'être humain le plus calomnié est, à coup sûr, la belle-mère. Elle sert de cible à tous les journalistes en herbe qui veulent essayer de faire de l'esprit.

Ouvrez un journal français quelconque, qui cultive la plaisanterie, vous y trouverez invariablement des brocards, des lardons, des pointes féroces à son adresse.

On la cloue au pilori, et chaque plumitif, pour mesurer la force de ses biceps, en fait sa tête de Turc.

Les caricaturistes la représentent sous un type qui ne manque pas de gaieté.

On la voit d'ici avec sa coiffe invraisemblable. Son front est un réceptacle de rides profondes. Des lunettes volumineuses, qui dissimulent ses yeux revêches et chassieux, chevauchent sur un nez maigre et pointu qui, plongeant par dessus deux lèvres minces, pâles et serrées, semble vouloir aller rejoindre le menton, qui se rapproche tant qu'il peut de son partenaire, en hérissant le poil follet dont il est orné.

Ses joues creuses, s'ajoutant à sa bouche déprimée, trahissent une dentition défectueuse, ou plutôt vide. Ses mains jaunes et décharnées sont terminées par des doigts longs, osseux et crochus. Joignons-y, pour terminer le portrait, un corps plat et courbé, et nous aurons un spécimen accompli de sorcière.

Ainsi accoutrée, la belle-mère est l'épouvantail des gendres qui, tous les soirs, murmurent dans leurs prières: "De notre belle-mère, aussi laide que méchante, mon Dieu délivrez-nous!"

Mais le ciel, qui connaît mieux qu'eux leurs besoins, leur conserve précieusement ce tyran pour la punition de leurs péchés.

Au dire des folliculaires, les gendres affirment qu'un ménage avec belle-mère est un purgatoire sur terre—sinon un enfer—où le sort a eu la cruauté de plonger ces petits saints.

Ces petits saints.....ce sont, bien entendu, les gendres qui se croient tous des immaculés.... Pauvres petits chats, qu'une mégère soumet à la torture!

N'a-t-on pas honte d'un pareil état des choses? Il nous semble que nos législateurs devraient pourvoir au redressement de ces torts; c'est-à-dire, faire des lois qui protègent les faibles et innocents gendres; car on voit bien qu'ils ne sont pas de force à se protéger eux-mêmes.

Selon les fantaisistes, les belles mères sont assimilées aux oncles à héritage: on ne demande qu'à pleurer leur mort le plus tôt possible, et l'on se fait d'avance une fête de leur enterrement.

* * *

Tel est—très sommairement esquissé—le tableau que nous sert la presse légère. Qu'il est loin de la vérité, au moins d'une façon générale! Pour prouver son inexactitude, les exemples abondent, et nous n'avons que l'embarras du choix.

Voici de bonnes femmes qui ont en leur gendre une telle confiance, qu'elles s'en laissent ruiner. D'autres ne voient que par leurs yeux et prennent place parmi la domesticité de cet homme heureux qui domine tout de sa tête superbe et de son inflexible volonté.

Par contre, des jeunes mariés s'empressent de mettre leur ménage sous la surveillance de leurs belles-mères dont l'expérience et le dévouement leur garantissent, bien mieux que la naïve bonne volonté de leurs femmes, le bien-être de leur famille.

Nous en connaissons beaucoup de ce genre. Ils foisonnent dans tous les pays. Leur épouse est très jeune et nullement initiée à l'éducation des enfants, ni aux mille soins du foyer. Le mari, aussi novice qu'elle, et, de plus, obsédé par ses occupations extérieures, désire rester étranger à ces tracas.

C'est la mère qui s'en charge, et elle s'en acquitte si bien, qu'elle fait naître dans le cœur de son gendre la reconnaissance et l'affection. Elle s'empare même de son esprit si complètement, qu'il a recours à ses conseils, non seulement pour son ménage, mais aussi pour son commerce.

Se voit-il, dans les affaires, en face d'une difficulté à résoudre, il en fait la confidence à sa belle-mère, lui demande son avis et trouve rarement lieu à se plaindre de son jugement.

Dans ces graves entretiens, elle met au service du père de ses petits enfants, toute l'attention, toute la lucidité et la finesse de conception d'une femme. Elle lui signale des détails qu'il n'avait pas remarqués et qui jettent sur la question posée une vive lumière; elle lui suggère des décisions conformes à ses intérêts et si, dans sa vie déjà longue, elle eut l'occasion de se familiariser avec le commerce, elle lui indique la voie à suivre avec un coup d'œil dont il est obligé de reconnaître la justesse.

Pour étudier les gens avec lesquels il est en relations d'affaires, il n'est pas de guide plus perspicace et et plus plus sûr. A sa lucidité féminine naturelle, elle ajoute l'expérience de ses cheveux blancs.

En a-t-elle vues des hypocrisies, des jalousies, des calomnies! S'est-elle heurtée à des filous qui avaient le talent de se donner les dehors d'un honnête homme!

* * *

Cette belle-mère que nous prenons pour modèle est tirée à d'innombrables exemplaires. Sans revêtir les proportions d'une règle générale, on peut déclarer qu'elle domine parmi les jeunes ménages, dans la classe moyenne.

Tout en veillant à la prospérité de son gendre, elle lui assure dans le ménage la paix nécessaire à son labeur professionnel.

De temps à autre, au ciel du jeune couple, s'élèvent des nuages qui semblent porter dans leur flanc la tempête. Pour en délivrer l'azur, la mère fait intervenir son souffle puissant, sous forme d'exhortations pacifiques.

Pour peu que son gendre ait raison, elle donne à sa fille complètement tort, et si, pour être juste, elle se voit obligée d'adopter le parti contraire, elle enveloppe de tant de douceur et d'amabilité ses remontrances, que son gendre les avale sans sourciller, sinon avec envie de lui en exprimer sa reconnaissance.

Nous avons vu de jeunes maris, séduits par les agréments de leur ménage ainsi constitué, perdre complètement leurs habitudes de garçon, s'interdire toute distraction en dehors de chez-eux et acquérir des goûts sédentaires au point de braver toutes les critiques de leurs anciens camarades.

Nous en avons connus qui considéraient comme une mère cette femme qui ne leur était, après tout, qu'une étrangère, et professaient à son égard une affection filiale.

* * *

L'un d'eux nous disait:

"Je suis orphelin; en me mariant, j'ai fait la conquête d'une épouse aimable et retrouvé les parents que j'avais perdus. J'avais contre les belles-mères un tel préjugé que j'ai d'abord refusé d'habiter sous le même toit que la mienne. Cette décision ayant inspiré à ma femme des regrets incurables, je finis par consentir, tout en faisant mes réserves, à un rapprochement.

"Je vais, disai-je, me soumettre à une épreuve; si elle est trop désagréable, elle ne sera pas longue. Il me restera toujours le parti de flanquer ma belle-mère à la porte.

"Eh bien! je vous avouerai que je n'y ai jamais songé. Au début, je n'acceptais qu'avec répugnance les soins qu'elle prodiguait à ma petite famille. "Elle fait patte de velours, pensai je; elle ne tardera pas à montrer ses griffes." Ce calme me semblait être le précurseur de l'orage. Je ne tardai pas à voir s'évanouir mes préventions.

"Depuis la venue de ma belle-mère, mon intérieur est un modèle d'ordre, et ma vie conjugale un rayonnement sans ombre. Mes enfants, qui l'appellent "mémère", se sont attachés à elle d'un lien indissoluble. De son côté, elle les entoure d'une tendresse, d'un dévouement profond qui ne recule devant aucune peine. Par moment, je me sens obligé de lui faire remarquer qu'elle s'impose, à son âge, une trop lourde fatigue.—"Laissez donc, me répond-elle; cela me rajeunit, me ramène à l'époque lointaine où moi-même j'étais une jeune mère."

"Vous savez que j'ai deux filles en bas âge. C'est leur grand'mère qui préside à leur toilette, boucle leurs cheveux blonds, boutonne leurs souliers et les mène à la promenade, toute fière de la beauté de ses petits-enfants.

"C'est encore elle qui les couche, qui, matin et soir, leur fait faire leur prière et leur inspire une telle ferveur, qu'on les prendrait pour des anges lorsqu'à genoux et les mains jointes, elles font monter au ciel leurs regards pleins d'émotion et de foi.

"Elle leur dit: "Mes enfants, dans les faveurs que vous demandez à Dieu, n'oubliez pas la conservation de votre papa et de votre maman; sans eux, il n'y aurait pas de bonheur pour vous dans ce monde."

"Aux anniversaires de notre naissance, elle leur achète des bouquets et leur apprend le compliment dont elles doivent faire suivre la présentation.

"Ma femme triomphe à la vue de mon attachement pour sa mère. Si toutes n'ont pas ce mérite, il faut avouer qu'il y a de brillantes exceptions."

* * *

Nous causions sur ce sujet devant un journaliste, et chacun exprimait ses opinions, les unes favorables, les autres hostiles aux belles-mères. Les favorables étaient presque toujours le résultat d'observations personnelles; les hostiles étaient le plus souvent la reproduction des clichés qui courent les clubs peu solennels et la presse folichonne.

Un de nos interlocuteurs demanda la parole:

—Moi, commença-t-il, lorsque je pris femme, je dis à ma belle-mère: "La maison que nous habitons est à moi; je prends à ma charge toutes les dépenses du ménage; je ne vous laisse que la peine de vivre: je serai toujours heureux de vous voir sous mon toit; seulement, le jour où vous sentirez le besoin de me faire des observations, ou de vous mêler de mes affaires, je vous demanderai comme une grâce de commencer au préalable par chercher ailleurs un logement."

Elle se le tint pour dit. Jamais je n'ai eu avec elle la moindre explication, et si elle a bougonné quelquefois, assez souvent, pour mieux dire, j'ai fait la sourde oreille et la paix s'est maintenue.

—Moi, dit un autre, j'ai parfois subi les emportements de la mienne; mais comme je me sentais profondément dans mon tort, j'ai reçu les avalanches avec la modestie et l'humilité qui convenaient.... et j'ai recommencé mes fredaines.

—Quant à moi, fit remarquer un troisième, je ne me suis pas préoccupé de ces misères.

—Vous êtes donc philosophe?

—C'était facile: je suis resté célibataire.

—Eh bien! moi, messieurs, dit à son tour le journaliste, je n'imiterai pas l'exemple de mes confrères de la presse gaie; je déclarai naïvement que je n'ai qu'à me féliciter de ma belle-mère. Elle emploie à mon égard des procédés si délicats que j'en suis parfois confus; cela m'excite, d'ailleurs, à les mériter.

Il n'est pas d'épouse qui puisse faire preuve de plus d'affection et de dévouement. Elle veille, non seulement sur mon bien-être, mais à ma sécurité; elle s'inquiète comme une mère des périls qui peuvent me menacer, et sa sollicitude, aussi ingénieuse qu'incessante, a toujours un œil ouvert sur le calme et la paix de mes jours.

Souvent retenu très tard par ma rédaction, toujours je la trouve debout, m'attendant avec anxiété et quelque friandise à la main pour me réconforter de mon long travail. Mon retour lui rend la joie et la tranquillité.

Grâce à elle, à ma femme, à mes enfants, je vis dans une atmosphère de tendresse où l'homme puise sa force et ses espoirs, où il se sent très près du bonheur, s'il ne lui est pas donné d'être complètement heureux ici-bas......

—On voit bien, interrompit en riant quelqu'un, que vous n'êtes pas de la presse légère.

P. S.—Dans notre dernière *Rêverie*, on lit que le reporter "édifie les lecteurs avant que les lecteurs en soient averties" Il faut lire: "édifie ses lecteurs avant que les autorités soient averties."

L'auteur cherche, avant tout, à être clair et correct.

FRANÇOIS TUJAGUE.

FEMMES ET FLEURS.

Oui, c'est Hugo, poète
Qui dit: *Femmes et fleurs*—
Et J. G. le répète
Avec lui—*vous fit sœurs*.

Car charmante est l'image,
Et la comparaison
Aux fleurs rend un hommage
De la prime saison.

Car la fleur, soit la rose
Des premiers jours de mai,
Suavement éclose
Au printemps parfumé,

Dont le parfum est l'âme,
En se voyant ainsi
Comparer à la femme,
Doit répondre: Merci.

Et, dans un doux sourire,
Rose du compliment,
La femme fleur doit dire
Le poète est charmant.

Pourtant des gens de prose
Ne trouvent pas toujours
Dans la femme et la rose
Le parfum des amours.

Ces gens prétendent même
Que la *rose de chien*,
Qu'avril aux buissons sème,
Est laide et ne sent rien.

J. G.

Cheveux et barbe.

Un savant médecin écossais, le docteur Pincus, est arrivé, par de patientes observations, à déterminer de combien les cheveux et la barbe poussent par semaine.

Pour effectuer ses expériences, le docteur Pincus pratiquait sur la tête de gens bien portants des espèces de tonsures d'un pouce de diamètre et comparait chaque jour, à l'aide d'instruments de précision, la différence de croissance des cheveux rasés et des cheveux poussant naturellement. Il a pu ainsi, tout d'abord, reconnaître par observation directe que, contrairement à ce que croient beaucoup de personnes, les cheveux et la barbe fréquemment rasés poussent bien moins vite après avoir été coupés qu'avant.

Par suite de l'extrême élasticité des cheveux, il lui a été impossible de déterminer exactement la vitesse de leur croissance; mais il a observé qu'en laissant pousser les cheveux d'une personne sans jamais les couper, la longueur maxima obtenue variait entre 51 centimètres et 1 m. 15.

Pour la barbe, le médecin écossais a trouvé qu'elle avait en général une vitesse de croissance égale à 3 millimètres et 16 centièmes par semaine. En un an, elle pousse d'environ 16 centimètres et demi. Un homme de quatre vingts ans, qui s'est toujours rasé, a donc—si les calculs du docteur Pincus sont exacts—coupé de son menton une longueur de huit à neuf mètres de barbe.

Bonaparte à la Malmaison.

Qui penserait que Napoléon 1er eut des velléités d'églogue? C'est la vérité pourtant. Les ombrages de la Malmaison furent témoins de ce phénomène.... éphémère encore plus qu'intermittent.

....En 1798, Joséphine acheta la Malmaison et l'embellit avec goût et magnificence. Elle réunit au parc toute la plaine qui le séparait de Rueil, la Côte d'Or, colline très étendue qui le bornait au couchant, et le bois de Saint-Cucufa au sud-ouest.

Cet ensemble composait deux vallées dont on avait tiré tout le parti possible, sans dépenses considérables. Les sinuosités du terrain étaient si belles qu'il n'avait fallu que les unir par des pentes douces et les couvrir par des plantations, donner aux eaux tout le développement dont elles étaient susceptibles, et orner les différents sites de quelques fabriques élégantes.

On distinguait deux parties différentes dans ce parc, ayant chacune son caractère particulier, mais se fondant l'une dans l'autre par des gradations douces et motivées.

La première présentait à la vue du château la plaine arrosée par des eaux de sources qui sortaient de dessous un petit temple, du milieu de la futaie. Ces eaux, dont le volume était assez considérable et la pente assez rapide pour former plusieurs chutes, serpentaient dans la prairie et allaient se jeter au bout du jardin dans un lac qui était augmenté par un autre volume d'eau venant du côté opposé.

La colline qui domine la plaine au sud-ouest était plantée d'une haute futaie d'une grande beauté: les eaux y coulaient au milieu de grands arbres qui croisaient leurs branches au-dessus; elle s'élevait jusqu'à l'autre bout du jardin, qui, plus éloigné du château, prenait peu à peu un aspect plus agreste et plus solitaire; une longue allée de marronniers suivait la futaie et ombrageait un ruisseau qui coulait au milieu en ligne droite et partait d'un réservoir entouré de platanes et de peupliers.

Que de souvenirs dans ce petit coin de terre! Que de décrets en sont partis pour aller changer la face des empires! De quelles discussions intéressantes cette salle de conseil ne fut-elle le témoin! Que de fêtes brillantes dans ce palais et ces jardins! Que de scènes d'intérieur, de reproches de prodigalité faits à cette bonne Joséphine qui ne savait qu'aimer, sentir et non calculer! Là, l'homme de batailles venait se délasser, par la promenade, des soucis de la grandeur.

On y montre encore l'avenue qu'il arpentait, des heures entières, en causant avec ses généraux.

"Nulle part, dit Bourienne, si ce n'est sur le champ de bataille, je n'ai vu Bonaparte plus satisfait que dans ses jardins de la Malmaison. Dans les premiers jours du Consulat nous y allions tous les samedis soirs, et nous y passions la journée du dimanche et quelquefois celle du lundi. Bonaparte y négligeait *un peu* le travail pour la promenade, et pour surveiller lui-même les embellissements qu'il faisait exécuter.

"Dans les commencements, il visitait quelquefois les environs, mais les rapports de la police l'arrachèrent à sa sécurité naturelle, en lui faisant craindre des partisans royalistes embusqués pour l'enlever.

"Pendant les quatre ou les cinq premiers jours que Bonaparte passa à la Malmaison, il jouissait après son déjeuner à calculer le revenu de cette terre.

"Il n'oubliait ni le soin du parc, ni les herbes du potager. Il trouvait bien ses comptes, 8,000 francs de revenu. "Cela n'est pas mal, "disait-il, mais pour l'habiter il "faudrait avoir 30,000 francs de "rente." On riait beaucoup de le voir sérieusement appliqué à ce travail. Ces goûts modestes ne durèrent pas longtemps."

Bourienne dit ailleurs: "La terre de la Malmaison avait coûté 160,000 francs, et Joséphine en avait fait l'acquisition pendant que Bonaparte était en Egypte. Des témoins oculaires ont parlé de l'état de gêne où la prodigalité de Joséphine l'avait réduite pendant l'absence de son époux. Chaque jour quelques objets étaient vendus pour subvenir aux frais de la maison. Ce ne fut qu'au retour de Napoléon que revinrent avec lui l'abondance et les fêtes."

MARIE-LOUISE À NAPOLÉON.

Nous avons publié, l'autre jour, un extrait des Mémoires du colonel de Galbois racontant dans quelles circonstances cet officier avait porté, à Fontainebleau, à Napoléon, la lettre écrite à Blois par Marie-Louise à la nouvelle que l'Empereur allait abdiquer. Lorsque le colonel remit la lettre, Napoléon était assis devant une table. Il lut la lettre, puis, appuyant son front sur sa main, il réfléchit longuement.

Il avait, d'un geste brusque, jeté cette lettre sur la table, et la première page se trouva ouverte sous les yeux du colonel de Galbois, qui se tenait debout derrière l'Empereur; et, pendant ces longues minutes d'attente, il put retenir les lignes suivantes, qu'il transcrivit aussitôt sorti.

Ces quelques lignes éclairent d'un jour nouveau les relations très affectueuses existant encore à cette époque, si proche du dénouement entre Napoléon et Marie-Louise.

L'Impératrice Marie-Louise à Napoléon, de Blois - avril 1814.

Mon cher ami,

Je t'écris aujourd'hui, par une occasion sûre, par une aide de camp du prince de Wagram, de sorte que je puis te dire tout ce que j'ai fait depuis ce matin. Je suis bien inquiète de ne pas avoir plus souvent de tes nouvelles dans une occasion où tu es malheureux et où tu cours tant de dangers....

A propos du général de Galbois, disons que le général de division de Talhouët ne figurait pas parmi les jeunes gens qui entrèrent dans l'armée en même temps que le jeune de Galbois. A cette époque M. de Talhouët n'avait pas encore huit ans.

Chronique du chiffon.

Le bouffant des manches n'est plus qu'une question de garniture; on les fait collantes, plates ou ridées sur les bras, depuis l'entournure jusque vers le milieu de la main. On les orne en haut de trois petits bouillonnés ronds, genre troubadour 1830, ou d'une sorte de draperie papillon chiffonnée dans une étoffe ployée en fichu, ou de toute autre manière fantaisiste, mais placée haut, de manière surtout à élargir les épaules.

Les corsages décolletés du soir pour demi toilette se font à ouvertures carrées et manches très longues, en tissu transparent ou dentelle, très ridées sur le bras. Ces corsages sont très ornés de hautes dentelles berthes, collets, etc., avec, sur les jupes quelques garnitures ou broderies en long, quilles, tabliers ou plissés. C'est ainsi que les toilettes de cette catégorie, destinées au trousseau de la Princesse Maud de Galles, ont été combinées. Ces robes, avec les costumes tailleur faits à veste courte, avec haute ceinture sur des chemisettes, seront les toilettes préférées de la jeune Princesse dans sa résidence d'Appleton Hall, un ravissant cottage de la plus simple apparence et de proportions restreintes, dépendant de la résidence de Buckingham Palace, que le prince de Galles a donné à la Princesse sa fille, pour s'y établir, lorsque le jeune ménage princier viendra séjourner en Angleterre, demeure de gentilhomme telle que les grands seigneurs anglais les affectionnent, de préférence à leurs domaines héréditaires, pour s'y établir simplement en famille.

Signalons pour l'arrière-saison à la campagne des vestes fort élégantes faites avec les plaids unis à doublure écossaise en épaisse vigogne à double face. On choisit du gris foncé ou marron, tan ou beige. Ces vestes se font assez longues, à taille ajustée derrière, croisée devant avec larges revers et cols rabattus laissant voir la doublure. Elles sont ornées de larges boutons de nacre, assortis autant que possible à la couleur du fond.

Ce vêtement habille fort bien. Il est léger bien qu'épais et chaud comme une fourrure et d'un usage très pratique pour la voiture et les excursions.

LE BOUQUET —DE— FIANÇAILLES

D'une main pressée, la demoiselle de magasin ouvrit la porte de la boutique. Elle se savait en retard et dès le seuil elle donnait des explications. Mais, aux premiers mots, Mme Léonce, la propriétaire du magasin de fleurs naturelles, l'interrompit en disant:

— C'est bien, mademoiselle Louise. Ne perdez pas de temps à présent. Il y a une commande pressée pour un bouquet de fiançailles. Soignez-le bien. Le monsieur viendra l'examiner avant qu'on l'envoie. Voici les fleurs que je vous ai fait préparer. Dépêchez vous.

La jeune fille s'inclina et se mit au travail silencieusement.

Ses blancs doigts souples se glissèrent parmi les fleurs entassées dans les paniers, les frôlant à peine, maniant avec des précautions infinies leurs frêles corolles, comme dans la crainte de leur faire du mal. Et tandis qu'elle entourait les longues tiges du fin laiton protecteur, sa pensée s'envolait sur les ailes du rêve, loin de la maussade besogne quotidienne, loin de la boutique où elle était venue s'échouer, pauvre et triste épave, flottant à la dérive, sur l'Océan de la vie. Ce bouquet de fiançailles qu'elle était en train de composer, quel monde d'idées et de souvenirs il réveillait dans son cœur! Et quoi qu'elle fit pour réagir, pour s'empêcher de céder à l'attraction du passé radieux dont l'évocation lui faisait ensuite paraître plus triste encore le présent sans joie, elle ne put y résister. Petit à petit, oubliant tout autour d'elle, elle se revoyait telle qu'elle avait été deux ans auparavant. Dans ce temps-là elle vivait auprès de ses parents dans un appartement de la rue de Monceau, gaie, insouciante, heureuse, adorée, gâtée par le père et par la mère, si indulgents tous les deux vis-à-vis de l'unique enfant, lui passant toutes ses fantaisies, se faisant volontiers les esclaves de ses innocents caprices.

Une émotion l'étreignait à se rappeler ce temps heureux, embelli encore par le mariage enchanteur du souvenir. Mais, déjà sa mémoire la remenait à l'événement le plus important de sa vie, autour duquel gravitaient toutes ses pensées, à cette rencontre à un bal, dans une maison amie, de l'homme auquel elle avait donné son cœur entièrement et sans aucune restriction. Et cela, dès les premiers mots qu'ils avaient échangés, dès la première valse qu'ils avaient dansée ensemble. Cette première valse.... Il lui semblait en entendre encore la musique tantôt langoureuse et tantôt entraînante, mélancolique par instants comme un sanglot qui monte d'un cœur oppressé, et de nouveau rieuse, badine, sautillante, irrésistible.

C'était son premier bal, et sa jeunesse ainsi que tout l'imprévu de sa jolie figure inconnue dans ce milieu attirèrent à la débutante des hommages enivrants. Elle rayonnait. Ses yeux brillaient, sa bouche s'ouvrait pour des sourires qui découvraient d'exquises dents blanches et petites, et de gaies reparties retenaient auprès d'elle ceux que sa jeune beauté avait attirés et conquis.

Mais c'est à peine si elle s'apercevait de l'effet heureux qu'elle produisait.

Si inconsciemment sa naïve coquetterie se réjouissait de son succès, elle n'avait en vérité d'yeux et d'oreilles que pour le jeune secrétaire du ministre, qui s'appelait Georges Maurin, et dont tout le monde autour d'elle semblait faire le plus grand cas.

Peut-être si Louise avait eu plus d'expérience, un jugement plus mûr, aurait-elle su lire dans la physionomie de Georges. Peut-être alors le regard de ses clairs yeux bleus, dont la caresse la faisait frisonner, lui eût paru aussi faux et aussi apprêté que son "chic"!

Après ce bal où il lui fut présenté, ayant revu la jeune fille à différentes reprises, Georges Maurin demanda sa main qu'on lui accorda. Il était convenu que la petite main de la jolie fiancée contiendrait un chèque de 500,000 francs sur la caisse paternelle.... le montant de la dot.

Ah! la rayonnante, la merveilleuse journée de fiançailles! La demoiselle de magasin pouvait elle jamais oublier l'intense bonheur qu'elle lui avait mis dans l'âme! Avec quelle félicité presque surhumaine elle avait reçu le symbolique bouquet envoyé dès le matin, et ne précédant que de quelques minutes la visite de l'aimé. Comme les heures avaient fui en sa société, rapides, légères, pareilles à des minutes! De doux bavardages, d'innocentes taquineries, de longs et délicieux silences, de doux projets d'avenir avaient rempli la matinée qu'ils passèrent assis l'un près de l'autre sur le grand canapé du salon, tandis que la mère de Louise allait et venait autour d'eux, faisant semblant d'être très occupée afin de ne pas déranger les fiancés, de ne pas les tirer de leur visible extase.

Ce qui suit apparaît toujours à Louise comme quelque rêve plein d'horreur et d'épouvante. Aujourd'hui encore, elle a de la peine à croire à la réalité de ces affreux événements. Un violent coup de sonnette qui ébranle tout à coup le calme de la maison.... le père ramené chez lui, couché sur un brancard.... mort....

La nouvelle reçue à son bureau de la faillite d'une maison de commerce qui allait fatalement entraîner sa propre ruine et celle de sa famille l'avait terrassé, étendu inanimé sur le sol.

Georges Maurin, après avoir entendu les explications du caissier, témoin du malheur, prit aussitôt une résolution inébranlable. Son mariage n'aurait pas lieu.

Posément, il dit au deux malheureuses femmes éplorées les phrases de condoléances usitées en une circonstance pareille, puis il partit en promettant de revenir le lendemain. Mais il ne revint pas..... ni le lendemain, ni jamais plus. A sa place une lettre arriva qui parlait vaguement de sa tristesse et de ses regrets, mais aussi de sa résignation vis-à-vis des volontés de la Providence. Il espérait, disait-il encore, que ces dames, dont il connaissait les profonds sentiments religieux, trouveraient des consolations à leur douleur dans la prière et dans l'espoir en la bonté de Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui ont foi en Lui. Il terminait sa lettre en se posant comme un exemple digne d'être suivi de la façon dont il faut supporter ce qui est inévitable, sans récriminations ni vaines révoltes....

Pendant que la demoiselle de magasin évoquait ces cruels souvenirs, le temps avait marché. A présent le bouquet de fiançailles était terminé. Le mains habiles de la jeune fille avaient attaché les fleurs les unes aux autres, mais si légèrement, si délicatement qu'on aurait pu croire qu'un galant zéphyr les avait ainsi groupées par caprice. Et c'était un éblouissement, que de voir toutes les merveilleuses orchidées, les catteyas, les odontoglossums, les cypripédiums, toutes ces fleurs de rêve, rivalisant d'éclat et de beauté avec les roses France, les muguets et les aristocratiques lis blancs se détachant lumineusement sur un fond de sombre verdure. Un grand nœud de satin rose s'enroulait, flottait autour des tiges, les drapant avec infiniment de grâce.

Un instant la jeune fille s'arrêta à contempler son œuvre. Comme le bouquet ressemblait à l'autre.... à celui qu'elle avait reçu elle-même jadis!.... Une larme perla à sa paupière et c'est à travers cette brume qu'elle aperçut Georges Maurin qui entrait dans la boutique d'un pas fringant et alerte, pour examiner le bouquet avant qu'on l'envoyât à.... sa nouvelle fiancée....

FEMMES ET LARMES.

Une anecdote, racontée par Stahl, qui parait suggestive:

"Nous avions été, un soir voir jouer un mélodrame qui avait fait pleurer tout le monde, écrit M. Paul Havrais, dans le louable désir d'y pleurer à notre tour, et nous n'y manquâmes pas. Ce fut un déluge dans notre loge. Mme de C.... résista seule à l'attendrissement général. Ses yeux restèrent secs. Je m'en étonnais. "Il n'y a de belles larmes que dans les beaux yeux", me répondit-elle. Cette réponse me révéla que Mme de C.... qui avait les yeux petits et médiocres, avait arrêté une fois pour toutes qu'elle ne pleurerait jamais et qu'ainsi l'empire que les femmes ont sur elle-mêmes est tel qu'elles sont maîtresses même de leurs larmes."

Et moi je me demande si, plus que la force de volonté de la dame (encore que cette volonté méritât d'être mieux employée), il ne faut pas surtout admirer la profondeur de cette observation féminine.

C'est vrai, les larmes qui donnent à un jeune et beau visage je ne sais quel charme attendrissant et quelle grâce attirante, ne vont pas du tout, à une femme laide ou déjà mûre. On grimace bien vite quand on pleure. On devient aisément grotesque lorsqu'on cherche à retenir les larmes qui coulent malgré soi. Et dame! si la coquetterie s'en mêle on s'aperçoit bien vite qu'il est bien mieux de ne point pleurer. On fait comme la dame dont parle l'anecdote. On se cuirasse contre les émotions ou plutôt on les fuit par souci de beauté, par préoccupation d'art....

Laissez-moi, je vous en prie, plaindre ici très hautement, les femmes que l'amour d'elles-mêmes réduit à pareille extrémité. Ce que des yeux trop petits, un laid visage, le manque de jeunesse ou bien un savant mais fragile maquillage défendent, c'est cependant presque du bonheur en certains cas. Il est bon, il est doux, il est consolant de pleurer quelquefois même en public. Et si nos larmes sont un témoignage irrécusable de pitié, de sympathie, de tendresse pour qui souffre, combien elles sont plus encore précieuses, presque belles, tant elles sont bonnes.

Oui, si je suis triste ou malade, et que je voie (comme grâce à Dieu il m'a été donné de le voir récemment) une amie venir à moi toute tremblante, avec des larmes d'émotion sur le visage, je la trouverai belle, allez, belle d'une beauté que ne donnent, il est vrai, ni la régularité des lignes ni le velouté de la peau, ni l'éclat du teint, mais d'une beauté réelle et spéciale faite de bonté sincère et d'émotion vraie.

Je plains l'homme amoureux d'une femme qui sait ne jamais pleurer. Je plains la femme assez forte pour mettre, au-dessus de son émotion, le souci de conserver une physionomie correcte en toute occasion. Il est si bon quelquefois de se livrer tout entière à la passion des larmes!

Vinaigre aromatisé—Une de nos aimables lectrices nous commun que une recette pour obtenir un délicieux vinaigre aromatisé: 1° Faire sécher à l'air une poignée d'estragon, une poignée de sureau, une poignée de pimprenelle, une branche de thym, un peu de souci et quelques capucines, 2° ajouter deux aulx ou gros oignon et un citron dans lequel on a planté des clous de girofle; 3° mettre le tout dans un vase de terre vernissé à l'intérieur avec quatre litres de bon vin. Bien boucher, et laisser infuser au soleil pendant deux mois. Ensuite filtrer.

---

rait un logement beaucoup plus modeste donnant sur la cour—sur le derrière, comme on dit ordinairement—logement composé de trois pièces et occupé par une jeune veuve avec sa fille, enfant de douze ans.

Mme Lucie Carrey—ainsi se nommait la veuve—avait une trentaine d'années.

Son mari, capitaine aux chasseurs d'Afrique, était mort en Algérie, peu de temps après la naissance de leur fille Gilberte....

En possession de maigres rentes, quelque peu augmentées par la pension qu'elle touchait du fait de son mari, Mme Carrey, aussitôt le capitaine enterré, avait quitté Blidah, où le ménage était fixé, pour venir s'installer à Paris....

Elle se trouvait dès lors obligée pour vivre convenablement d'utiliser les petits talents dont l'avait dotée son éducation, très soignée par des parents qui l'adoraient et à qui une certaine situation de fortune permettait cette dépense....

Aujourd'hui elle était seule au monde, seule avec sa fille Gilberte qu'elle voulait s'efforcer, à son tour, d'élever de son mieux.

A Paris, la veuve avait trouvé à exécuter quelques menus travaux d'art.

Elle peignait sur éventails et sur porcelaines.

Ce sont minimes profits, sans doute mais comme l'habileté de l'artiste était fort appréciée, et que la jeune veuve ne boudait pas, certes, sur la besogne, elle arrivait encore à gagner, bon an mal an avec ses pinceaux, de quinze à dix-huit cents francs du 1er janvier à la Saint-Sylvestre......

Ces ressources, jointes à celles qui lui étaient déjà acquises, lui suffisaient largement, et Mme Carrey menait une existence très digne, en même temps qu'heureuse et tranquille, lorsqu'un jour, pour son malheur, elle rencontra le docteur Pélissier......

Un jour, ou plutôt une nuit,—nuit terrible!—Gilberte avait été subitement prise de suffocations......

Cela se passait six mois environ avant le moment où commence cette histoire.

On parlait dans le quartier d'une épidémie de croup, et tout de suite, à voir la violence des symptômes que présentait sa fille, Mme Carrey supposa que la petite avait pu contracter la maladie d'une de ses compagnes, à l'institution dont elle suivait les cours....

La veuve n'avait pas de domestique.

Comment faire?

Laisser sa fille seule, ne fût-ce qu'une demi-heure, pour aller à la recherche d'un médecin? Il n'y fallait pas songer.

Et pourtant quel autre moyen?....

Gilberte souffrait de plus en plus; le mal empirait dans des proportions à chaque minute plus effrayantes.

La pauvre enfant faisait pour avoir sa respiration des efforts atroces, qui retentissaient dans le cœur de la mère comme autant de coups de poignard.

Désespérée, folle de douleur et d'inquiétude, la veuve se précipita dans l'escalier et courut réveiller la concierge, la respectable "mère Camus" qui s'était toujours montrée pour elle très obligeante.

—Quoi?.... qu'y a-t-il? fit la portière désagréablement tirée de son premier sommeil....

En voilà un vacarme!

On dirait que la grêle tombe sur ma vitre....

Puis, élevant la voix jusqu'à son diapason le plus aigu:

—Hé! vous, là-bas, cria-t-elle, c'est-y une manière honnête de demander le cordon, ça?

Je vous le tire pour "aujourd'hui", mais n'y revenez pas, hein?.... parce que....

La mère Camus, une fois lancée, ne s'arrêtait pas aisément.

Elle eût pu continuer ainsi longtemps, mais une voix suppliante lui coupa la parole....

—Je vous en prie, je vous en supplie, madame Camus, écoutez-moi, disait-elle.

Ce n'est pas seulement le cordon qu'il me faut, c'est du secours....

Ma fille se meurt, je crains qu'elle n'ait le croup....

Elle étouffe.... elle étouffe....

Dès les premiers mots l'excellente vieille avait reconnu Mme Carrey, sa locataire préférée.

Elle rejeta prestement ses couvertures, mit les pieds sur le parquet et quoiqu'il fît très froid,—on était aux approches de la Toussaint—elle vint, en chemise, ouvrir la petite lucarne vitrée qui, de sa loge, lui donnait vue sur l'escalier....

—Pas vrai? pas possible? s'exclamait-elle en même temps, la pauvre mignonne!

—Un médecin, un médecin.... ma bonne madame Camus, continua la mère de Gilberte....

Connaissez-vous une adresse?.... Oh! dites vite!

—Oui, au bout de la rue, tout au bout, le docteur Tarny.... Mais vous ne pouvez pas, ma belle, laisser comme ça votre fillette....

Attendez, je vas appeler mon mari....

En deux temps et trois mouvements il vous le ramènera.

Hé! Aristide! Aristide!....

Aristide avait le réveil encore plus grincheux que son épouse.

Déjà il commençait à grogner sans, du reste, ouvrir l'œil.

Il devait en être quitte cette fois pour une demi alerte.

Soudain, en effet, Mme Camus se frappa le front.

—J' suis t'y bête! mais j' suis t'y bête, fit-elle.... un médecin, nous en avons un dans la maison, et un grand même, y paraît.

Il a pas de plaque sur sa porte, car il est riche on dit, et va pas voir les malades.... Mais, pour ce cas....

Ce disant, la concierge avait passé un jupon, enfilé un caraco et chaussé des pantoufles....

Elle sortit de sa loge.

—Comme je vous disais, continua-t-elle, tout en se dirigeant vers l'escalier, le docteur Pélissier ne va pas faire de visites, mais il est rentré y a pas longtemps.

P't-être qui sera pas core couché....

Pis, taut pis, ma fine! Quand on est poussé "les pieds dans les reins" y a pas le choix.

Dame! c'est pas drôle d'être ainsi dérangé "de bique en blanc," mais on peut pourtant pas laisser mourir le pauvre monde......

Mme Carrey songeait à tout autre chose qu'à écouter la loquace portière qui d'ailleurs se dépêchait à monter les marches autant que ses vieilles jambes pouvaient le lui permettre....

On arriva sur le palier du premier étage.

—C'est là, dit Mme Camus en désignant la porte à gauche....

La veuve sonna trois fois coup sur coup.

Le docteur Pélissier était couché, mais non encore endormi.

Il lisait à la lueur d'une bougie......

Entendant tout ce tapage, il crut que le feu, pour le moins, était à la maison....

Précipitamment, il mit un pantalon, en criant à travers l'appartement:

—C'est bon, c'est bon, on y va...

Mme Carrey respira.... On l'avait entendue.

—Ah! c'est vous, madame Camus, s'exclama le docteur en ouvrant la porte....

Pourquoi venez-vous me déranger à cette heure?....

—Monsieur le docteur, c'est pour une malade!

—Pour une malade! Ah! ça! êtes-vous toquée, madame Camus?

Vous savez bien que je n'exerce pas.

Mais Mme Carrey repoussa la concierge, passa devant elle et joignant les mains dans un geste d'ardente prière:

—Oh! monsieur, supplia-t-elle, vous ne voudrez pas me refuser vos soins.

Ma fille, la petite malade dont il s'agit, est là, tout à côté, il vous suffira de monter deux étages, dans votre propre escalier....

Je crois que c'est le croup....

Excusez-moi d'être venue au plus près....j'ai si peur qu'il ne soit trop tard!....

M. Pélissier, qui venait de rabrouer si brutalement la pauvre mère Camus, regarda plus attentivement la jeune femme, et sa mauvaise humeur, déjà vaincue à demi par les accents éplorés de cette douce voix, tomba tout à fait, en présence du gracieux visage dont un peu de complaisance de sa part pouvait tarir les larmes....

Non seulement la veuve était jolie, mais la douleur qui animait en ce moment sa tête fine et intelligente lui donnait une expression si touchante qu'il eût fallu posséder un cœur de pierre pour n'être pas ému....

—Attendez-moi une seconde, madame, fit-il simplement......

Je prends ce qu'il faut et je vous rejoins......

Peu d'instants après, effectivement, le docteur, suivant Lucie Carrey, pénétrait dans la pièce où Gilberte se débattait contre l'asphyxie.

—Vous aviez raison, madame, prononça-t-il, après avoir examiné la malade, c'est le croup, très probablement.

—Alors, sanglota la mère, ma fille est perdue....

—Voulez-vous bien vous taire, interrompit avec autorité le médecin; perdue.... et pourquoi cela?....

Le croup se guérit tout aussi bien qu'une autre affection, et nous sauverons cette enfant, je crois pouvoir m'y engager, surtout si vous consentez à suivre ponctuellement les prescriptions que je vais vous tracer....

—Si j'y consens!.... Ah! docteur, pouvez-vous me le demander?....

Tout.... tout.... pourvu que ma fille en réchappe.... dussé-je même sacrifier ma vie pour conserver la sienne....

—Je ne vous en demande pas tant, répliqua M. Pélissier avec un sourire....

Il s'agit seulement d'exécuter, toutes les heures exactement, ce que vous allez me voir faire....

Le docteur sortit de sa poche une fiole munie d'un goulot assez large, puis un pinceau.

Il trempa le pinceau dans le liquide aussi clair que de l'eau qui remplissait le flacon, et l'introduisit dans la gorge de la jeune patiente où il le promena en long et en large un certain temps.

Aussitôt une forte odeur, qui tenait à la fois de celle du pétrole et de la térébenthine, se répandit dans la chambre.

—C'est un remède nouveau, expliqua l'opérateur, une sorte de pétrole rectifié par moi, et mélangé d'autres substances.

J'en ai obtenu en pareil cas des résultats étonnants.... car, ajouta-t-il en se tournant vers Lucie, je n'ai pas toujours été, croyez-le, madame, le médecin amateur que vous voyez aujourd'hui.

—Oh! monsieur, que de remerciements, que de reconnaissance!

—Vous me remercierez, madame, quand votre fille sera hors de danger....

En attendant, faites bien régulièrement vos badigeonnages de la gorge comme je viens de vous montrer....

Dans la matinée, c'est-à-dire dans quelques heures, je monterai me rendre compte de l'effet produit.

Le docteur Pélissier revint le lendemain.... il revint les jours suivants, jusqu'à ce que sa malade fût entrée définitivement en convalescence.

Gilberte guérie, il n'en continua pas moins ses visites à la mère...

Mme Carrey était extrêmement instruite, spirituelle, supérieurement intelligente, et le docteur semblait éprouver un charme indicible à sa compagnie....

Lucie, de son côté, n'avait pas tardé à ressentir pour le sauveur de sa fille une inclination des plus vives qu'elle prit d'abord pour de la gratitude pure et simple: cela jusqu'à certain jour où, le docteur ayant négligé de lui faire sa visite quotidienne, elle dut s'avouer que ce sentiment méritait un autre nom.

Oh! quelle horrible tristesse, ce jour-là!

Quelles souffrances, à la pensée qu'elle pourrait perdre, ou du moins ne plus voir cet homme qui n'était encore pour elle qu'un ami respectueux, et qui pourtant avait pris dans ses préoccupations une